

manda pour qu'il lui tint la place de son frère. L'un des vieillards jugea que cette demande était raisonnable, et Cuillierier fut adjugé à cette femme, non sans peine toutefois. Après d'ix-neuf mois de cette dure captivité, étant à la chasse avec ceux d'Agnier et d'Onneyout, il résolut de s'échapper, et demanda à son camarade Dufresne qui était parmi les Agniers, s'il ne voudrait pas se sauver avec lui. Sur sa réponse négative, Cuillierier se joignit à deux autres Français du même bourg, déterminés comme lui à s'exposer à tout le ressentiment des Iroquois, s'ils étaient repris dans leur fuite. Ils marchèrent ainsi pendant neuf jours pour aller d'abord à la Nouvelle-Hollande (1), n'ayant pour toute nourriture que les herbes qu'ils trouvaient sur leur chemin. Quoiqu'ils eussent jeté leurs paquets pour être plus lestes à la course et qu'ils ne marchassent que la nuit, ils furent plusieurs fois en grand danger de tomber entre les mains de ces barbares, passant, sans y penser, tantôt auprès de leurs cabanes, tantôt se trouvant tout proche de quelque bourg. Quatre ou cinq fois, ils furent poursuivis, et, dans une de ces circonstances, presque toute la jeunesse de la seconde bourgade d'Agniers courut après eux. Malgré plusieurs dangers imminents, ils arrivèrent enfin chez les Hollandais, sans se faire connaître d'abord; mais ayant appris qu'il ne s'y trouvait aucun Iroquois, ils se déclarèrent pour Français et furent reçus à bras ouverts. Le Gouverneur du Fort d'Orange, (2) qui les accueillit avec bonté, leur fit donner des habits et frêta une chaloupe pour les conduire à Manathe (3), de peur

qu'ils ne fussent découverts et enlevés par les Iroquois. De Manathe ils se rendirent à Boston, et de là à Québec, en suivant toujours la côte. Ainsi se termina leur captivité. René Cuillierier remonta à Villemarie, où son retour excita la plus vive allégresse. (1)

* * *

Ce récit serait incomplet si nous n'ajoutions quelques notes biographiques sur le héros de cet épisode remarquable.

René Cuillierier, natif de Verron, dans le diocèse d'Anger, vint s'établir à Montréal vers 1650. Quelques années après les aventures que nous venons de rapporter, le 13 avril 1665, Cuillierier épousait Marie Lucault, à Montréal, et de son mariage naissaient seize enfants. Deux de ses filles épousaient deux fils de Jean Descarris, ancêtre de l'honorable J. L. Décarie.

René Cuillierier fut toujours un homme actif, plein de ressources, qui s'adonna avec succès au commerce et à la traite des fourrures. En 1670, il alla s'établir à Lachine où il construisait, six ans plus tard, un fort qui porta son nom. En 1686, on le trouve dans l'expédition organisée par Henri de Tonty dans le but de parcourir la vallée du Mississipi et de retrouver les restes de Cavalier de La Salle.

C'est quelque temps après son retour, probablement, que Cuillierier ouvrit un magasin, rue Saint-Paul, où sa présence est constatée en 1697, car il ne devait pas être à Lachine lors du massacre de 1689. Il abandonna ce magasin à son fils Jean, et en l'année 1700 il était de nouveau à Lachine, lieu qu'il affectionnait et où il semble avoir demeuré jusqu'à sa mort survenue vers 1713.

L'un de ses descendants Jean-Baptiste Cuillierier Beaubien alla s'établir à Détroit en 1742 et le petit-fils de ce dernier, le colonel Jean-Baptiste Beaubien, a l'honneur de figurer au nombre des fondateurs de Chicago.

rent qu'à descendre ce cours d'eau pour atteindre New-York.

(1) Faillon, Histoire de la colonie française au Canada, II, 505 et seq.

(1) Colonie hollandaise qui passa aux Anglais en 1664 et dont le territoire augmenté est devenu l'état de New-York.

(2) Aujourd'hui Albany, capitale de l'état de New-York.

(3) Ou Manhattan, ancien nom de la ville de New-York. Pour l'intelligence du lecteur, signalons que les cantons des Onneyouts et des Agniers étaient sis au sud du petit lac Oneida qui lui-même est au sud du lac Ontario. Albany étant sur la rivièrè Hudson, les fugitifs, rendus là, n'eurent qu'à descendre ce cours d'eau pour atteindre New-York.